

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1939

N° 6977

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

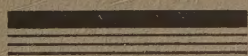
PAR

Maurice Georges BRUNAT

Né le 5 Décembre 1913, à Chantelle (Allier)



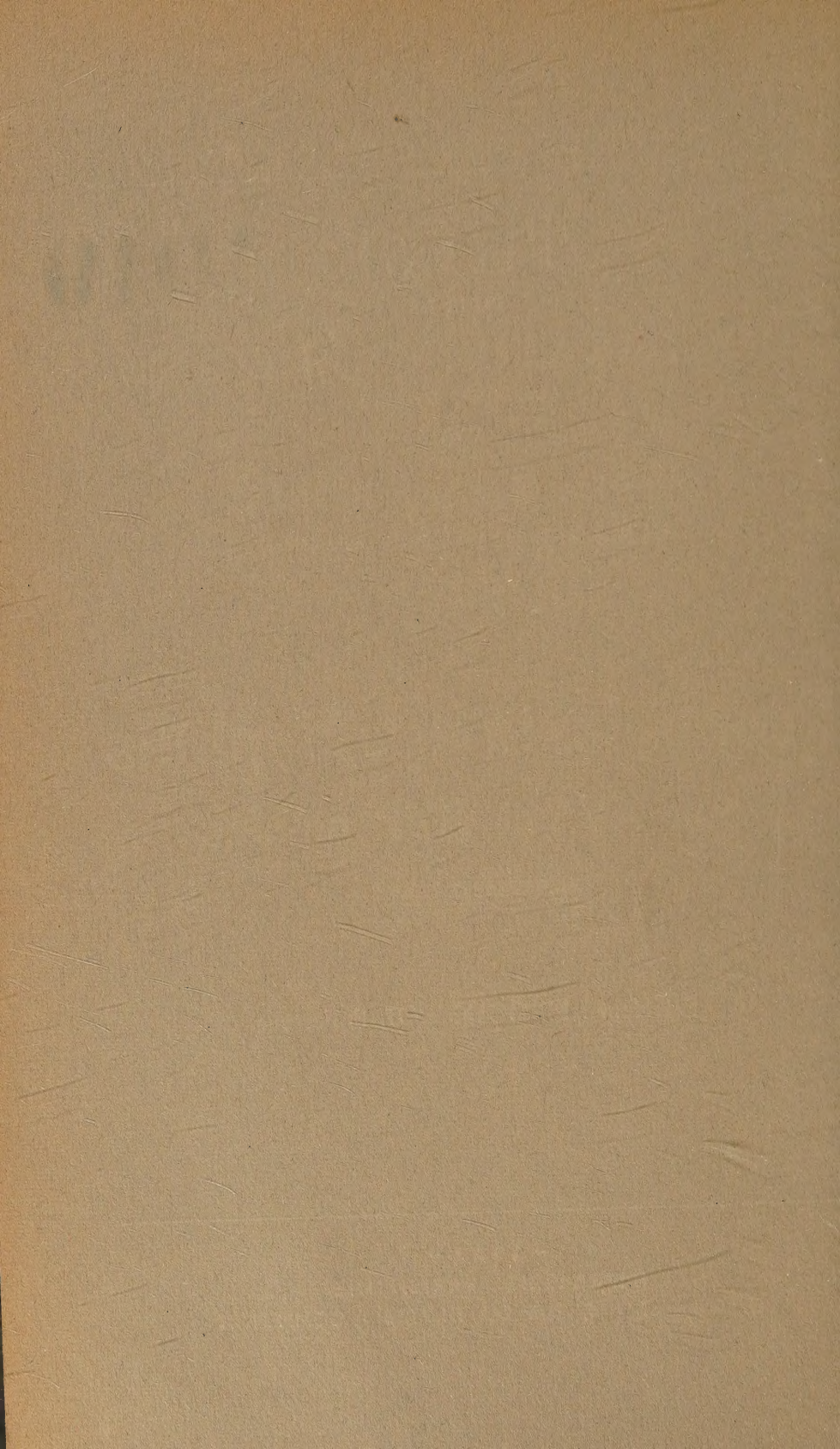
Prophylaxie de la Syphilis
aux XV^e et XVI^e siècles



Président : M. GOUGEROT, Professeur

- 1939 -

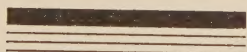
IMPRIMERIE PARISIENNE
G. GEMINET - 4, RUE DU THEATRE - COMMENTRY



Georges Maurice BRUNAT

Prophylaxie de la Syphilis

aux XV^e et XVI^e siècles



- 1939 -

IMPRIMERIE PARISIENNE
COMMENTRY

A la mémoire

DE MA MÈRE

DE MON GRAND-PÈRE

LOUIS ROUX

Greffier de la Justice de Paix
à Chantelle

DE MA GRAND-MÈRE

Madame PAULINE BRUNAT



A MA GRAND-MÈRE

A MES PARENTS

A MA SŒUR

A MES FRÈRES

A MA FAMILLE

A MES AMIS.

A notre Président de Thèse

Monsieur le Professeur **GOUGEROT**

Médecin de l'Hôpital St-Louis

Officier de la Légion d'Honneur

A mes Maîtres dans les Hôpitaux

Monsieur le Docteur **TOURAINÉ**

Médecin de l'Hôpital St-Louis

Chevalier de la Légion d'Honneur

qui nous a inspiré l'idée de cette thèse

Monsieur le Professeur **Léon BINET**

Médecin de l'Hôpital Necker

Membre de l'Académie de Médecine

Officier de la Légion d'Honneur

Monsieur le Docteur **Jean CELICE**

Médecin des Hôpitaux de Paris

Chevalier de la Légion d'Honneur

A mes autres Maîtres

STAGES

Monsieur le Professeur SERGENT

à la Charité, puis à Broussais

Monsieur le Professeur CUNEO

à l'Hôtel-Dieu

Monsieur le Professeur OMBREDANNE

aux Enfants Malades

Monsieur le Docteur GANDI

à Lariboisière

Monsieur le Docteur DARRE

aux Enfants Malades

EXTERNAT

Monsieur le Docteur LAYANI

Médecin des Hôpitaux de Paris (Ancien Hôpital Beaujon)

Monsieur le Professeur OMBREDANNE

Chirurgien de l'Hôpital des Enfants Malades

Monsieur le Docteur LE MEE

Oto-Rhino-Laryngologiste des Hôpitaux Necker et Enfants Malades

Monsieur le Docteur Armand DELILLE

Médecin de l'Hôpital des Enfants Malades

A mes Conférenciers

EXTERNAT

Monsieur le Docteur MEZARD

Monsieur le Docteur BLANQUINE

INTERNAT

Monsieur le Docteur LAFITTE

Monsieur le Docteur TURIAF

INTRODUCTION

Le but de ce modeste travail est de rappeler comment s'est comportée la syphilis à la fin du XV^e siècle, au moment de sa première grande poussée épidémique à Paris, et comment nos aînés ont pensé pouvoir endiguer l'intensité du fléau par les mesures prophylactiques qu'ils concevaient alors.

Nous n'aborderons ici que l'histoire des syphiliques, leurs vicissitudes, l'opinion vis-à-vis d'eux des autorités, des médecins et des gens bien portants.

Nous parlerons des hôpitaux ou des maisons qui en tenaient lieu.

Nous essaierons de décrire l'ampleur de l'épidémie, la terreur qu'elle inspira, les réactions angoissées du Prévôt et des Personnages responsables de la Ville.

Nous n'étudierons pas les premiers essais de thérapeutique. Ils sont assez connus si l'on s'en rapporte aux longs ouvrages des médecins de l'époque.

Nous désirons seulement faire apparaître que cette maladie fut un évènement considérable de la fin du Moyen-âge, plus important sans doute par son avenir et sa portée sociale que beaucoup de faits d'armes sans lendemain très bien connus du public.

Nous devons l'idée de ce travail à notre Maître Monsieur le Docteur Touraine, Médecin de l'Hôpital St-Louis.

A cette occasion, il nous a montré, une fois de plus, sa grande bienveillance et nous avons été heureux de bénéficier de sa remarquable érudition.

Nous lui devons les conseils et l'appui qui nous ont permis d'achever cette étude.

Nous le remercions avec la plus vive sincérité.

Nous avons pu faire des recherches à la Bibliothèque Nationale, à celles de l'Hôpital St-Louis, de la Faculté de Médecine, de l'Assistance Publique et en particulier à la Bibliothèque Ste-Geneviève.

Nous y avons trouvé d'une manière relativement aisée des documents anciens d'une très grande valeur.

Nous remercions tous ceux qui nous ont apporté leurs conseils, qui se sont intéressés à nos recherches et qui nous ont permis de consulter les documents intéressant cette étude.

L'HISTOIRE de la Médecine constitue un des plus admirables chapitres de l'histoire du monde. Comme la science biologique, elle a le devoir et le droit d'analyser la nature humaine dans ses moindres détails.

Soucieuse de la vérité avant toute autre chose, elle reste fidèle aux préceptes de Descartes et nous montre l'homme véritable en face des éternels fléaux acharnés à lui nuire.

Psychologue et vivante, elle pénètre au plus profond des mœurs d'autrefois et chaque page peut servir d'enseignement aux générations futures.

En face des grands périls pathologiques, la thérapeutique médiévale nous déconcerte et nous amuse. La superstition des gens simples nous fait sourire. La réaction des gouvernements nous semble maladroite et exagérée.

Et cependant, à l'ombre de l'ironie qui à chaque instant se dégage et rend l'étude agréable, on voit peu à peu s'accroître la portée sociale et la philosophie. On se rend compte de l'étendue des désastres que constituait pour nos ancêtres l'apparition d'une épidémie nouvelle. On a devant les yeux l'humanité misérable cherchant à pénétrer le mystère de ses malheurs.

Ignorant les querelles des Etats et les luttes fratricides, l'histoire de la médecine nous apprend l'immense détresse des gens qui souffrent.

C'est pour elle une méthode de nous obliger à rendre hommage aux progrès de la science, seule capable de soulager ces peines.

L'atténuation des épidémies du moyen-âge raffermirait notre courage en face des insondables desseins de la nature et enseigne au profane le rôle merveilleux de ces hommes qui ont lutté pour la santé du monde : nos confrères des temps passés.

Puisque tant de calamités redoutables furent à peu près vaincues, il convient de songer qu'ils furent dignes de la noblesse de leur ouvrage, depuis le plus obscur jusqu'à Ambroise Paré.

Si, comme nous le verrons, ils laissèrent parfois l'empirisme aller au-devant d'eux, c'est qu'ils redoutaient l'aventure d'un diagnostic sans raisonnement, d'une médication sans contrôle.

L'Histoire de la Médecine est le plus beau monument élevé à leur gloire.

Il suffit de jeter un rapide regard sur l'état de notre pays aux 15^e et 16^e siècles pour se convaincre des circonstances propices offertes au développement de certaines affections.

Alors que la Renaissance commençait à éblouir l'Europe, que l'architecture et les arts atteignaient l'immortalité, que la poésie répandait son charme inexprimable, on voyait encore les luttes perpétuelles des seigneurs entre eux, les armées indisciplinées, vivant de vols et de rapines.

Origine de la Syphilis

C'est à la fin du 15^e siècle que la syphilis fit son apparition à Paris.

Fracastor, médecin français du 16^e siècle, pense que ce nom lui vient de celui du berger Syphile qui en fut atteint le premier pour avoir offensé les Dieux.

A son retour d'Amérique, l'équipage de Christophe Colomb avait rapporté ce terrible mal et l'avait propagé en Espagne.

De là, l'épidémie gagna le Bassin Méditerranéen. On lit dans le livre de Léon l'Africain : "Description de l'Afrique", le passage suivant :

« Son début (de la syphilis) remonte à l'époque où les Juifs chassés d'Espagne passèrent en Barbarie. Beaucoup d'entre eux étaient infectés ; or, il arriva que quelques Maures pervers et vicieux eurent commerce avec les femmes de ces exilés. Ainsi la Barbarie commença à être contaminée de proche en proche, en sorte qu'il ne se trouva pas une famille qui fut nette ou n'ait eu ce mal... ». (Passage cité par Jeanselme, *La Syphilis*, page 97).

Au sujet de cette opinion, Jeanselme ajoute : « ...Ainsi donc, l'expulsion d'Espagne des "races maudites" et le commerce maritime sont les deux causes qui implantèrent la vérole sur le littoral méditerranéen de l'Afrique et de l'Asie... ».

C'est d'Italie que nous vint la maladie. Charles VIII et ses troupes victorieuses revenaient de la campagne de Naples. Les Français avaient une fois de plus anéanti les Italiens. Mais ils rapportaient le terrible mal dont le désastre qu'il allait entraîner devait être supérieur aux avantages de la victoire.

Gravité de l'épidémie

Il est probable que l'épidémie fut soudaine et sidéra le monde par la rapidité de sa propagation.

Certains auteurs prétendent cependant qu'il ne faudrait pas croire que cet évènement ait éclaté comme un coup de foudre.

Bien au contraire disent-ils, l'épidémie fit long feu. La preuve en est dans le défaut de concordance des dates assignées par les différents historiens ou médecins qui entreprirent d'en faire la relation.

Alors qu'on s'accorde plus généralement pour 1493 ou 1494, il est plus vrai de dire que les accidents vénériens, qui avaient toujours existé à l'état endémique, augmentèrent dans une notable proportion pendant plusieurs années et revêtirent les apparences d'un fléau général de 1492 à 1496.

Le fait est difficilement contrôlable puisque les avis sont très partagés.

Mais la chose essentielle, au sujet de laquelle tout le monde est d'accord, est que ce fut une catastrophe quasi européenne.

Ce qui marqua cette épidémie fut avant tout les signes extérieurs par lesquels la maladie se manifestait et était reconnaissable aux yeux de tous.

Il se produisait une syphilis d'emblée, généralisée sous forme de pustules qui couvraient la peau. Les accidents tertiaires apparaissaient précoces et étaient sévères. Ils rongeaient le nez, la voûte palatine, la face, le crâne, défiguraient le malheureux et amenaient la mort.

Les symptômes apparents de cette maladie, certaines de ses manifestations véritablement effrayantes, les douleurs qu'elle provoquait, sa contagiosité trop réelle mais encore exagérée par la crédulité publique, son invasion subite et sa dissémination rapide, tout, en un mot, jusqu'au mystère même de son origine, contribuait à la représenter comme une peste épouvantable.

Premiers malheurs des Vérolés

Alors ce fut la panique. Tous les écrits, toutes les chroniques du temps témoignent en ce sens. On fuyait les malades, les magistrats défendaient aux chirurgiens de les traiter, aux cabaretiers et aux aubergistes de les recevoir. Les léproseries même leur furent fermées.

On en vit expirer un grand nombre en plein air, sur des grabats, dans les rues, dans les campagnes.

En 1496, le poète Summaripa écrivait : « Aucune description, aucun mot, aucune plume ne saurait rendre les misères de ces malheureux ».

Si grande est la stupeur des populations frappées par ce fléau inconnu, qu'elles désertent les lieux où il apparaît et abandonnent les malades sans leur porter secours.

La terreur de la contagion laissa un souvenir si durable dans la mémoire des contemporains, qu'en 1520, alors que l'épidémie tendait à s'apaiser, Erasme pouvait écrire :

« Si l'on me demande quelle est de toutes les maladies

celle qui extermine le plus d'hommes, sans hésitation je répondrai que c'est ce mal qui depuis quelques années fait rage impunément ».

Quelle contagion s'est jamais étendue aussi vite à toutes les contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ? Quelle contagion s'empare ainsi du corps tout entier, résiste autant à l'art médical, s'inocule aussi facilement, torture si cruellement le malade ?

Elle réunit à elle seule tout ce qu'il y a d'effroyable dans les autres contagions : douleur, infection, danger de mort, traitement pénible et répugnant qui pourtant n'amène pas une guérison radicale.

Un homme considérable : Gruenpeck, secrétaire de l'empereur Maximilien, prend à Augsburg la vérole à la suite d'un banquet "cui non solum Bacchus et Ceres sed etiam Vénus intereat". Il dissimule d'abord son mal à ses amis et à son entourage. Mais sa pâleur le trahit ; pressé de questions, il finit par avouer son infortune. Aussitôt, dit Gruenpeck, mes très chers amis me tournent le dos comme si l'ennemi les poursuivait le fer à la gorge, sans tenir aucun compte des droits de la solidarité humaine et de l'amitié.

Impuissance des médecins et intervention des charlatans

Dans son œuvre intitulée : *Le Libellus*, le même Gruenpeck disait :

« Les malades, réduits au désespoir, considérant que les médecins venant les visiter avaient conclu un accord avec la maladie, assignèrent des gages très élevés à ceux qui consentaient à les soigner.

Attirés vers eux, confluent des armées entières d'artisans, d'exécuteurs, de croque-morts, de baladins et de parasites et ceux qui portent leurs mains inexpertes en l'art de guérir sur les corps mutilés.

Leur inhabileté apporte de si grandes angoisses que la voix humaine ne peut pas l'exprimer aisément par des paroles. Bien plus à peine pourrait-on le concevoir.

J'ose même déclarer que ce genre de supplices infligés par ces menteurs, qui soi-disants dessèchent les pustules, nettoient les plaies, épuisent la sanie, restaurent la santé, est une calamité suprême et unique beaucoup plus barbare que la consommation elle-même ; et que pour cette raison, ces hommes qui ravissent et ravagent la vie humaine, doivent être châtiés par le fer, par la croix, par le feu, par la submersion et doivent être bannis sous la menace de toutes les autres peines les plus cruelles des cités, bourgs et places fortes.

Mais, puisque la justice des princes languit, puisque les maîtres expérimentés de la médecine ratifient ces iniquités, seul, soutenu par l'appui de quelques savants, je porterai contre l'ennemi souvent nommé, les armes de la médecine dont la plupart sont tirées des archives de mon savoir personnel et de mon expérience, pour arracher la misérable humanité, non seulement du gouffre de cet ennemi, mais aussi du fleuve des tromperies et des fraudes des faux médecins... ». (Passage cité par Jeanselme, *La Syphilis*, tome I).

Torella disait : « On ne pouvait venir à bout de guérir cette affreuse maladie régulièrement et comme il faut, quelque habile expérimenté et âgé qu'on fût.

Cela donna l'occasion au vulgaire, ignorant et entêté, de décrier la médecine et de soutenir que c'était une science vaine ou imparfaite puisque aucun médecin ne pouvait venir à bout de guérir le mal.

Et ce n'était pas sans raison qu'on faisait courir ce bruit puisque les savants évitaient de traiter cette maladie, persuadés qu'ils n'y entendaient rien eux-mêmes.

C'est pourquoi les vendeurs de drogues, les herboristes et les gens de métiers les plus bas, les vagabonds et les charlatans se donnent encore aujourd'hui pour être ceux qui la guérissent véritablement et parfaitement. Et comme ils ne savent rien, ils ne doutent de rien ». (Cité par Jeanselme, *La Syphilis*, t. I).

« Les médecins effrayés de ce mal, dit Uhlerck de Hutten, non seulement se gardaient bien d'approcher ceux qui en étaient

attaqués, mais ils fuyaient même leur vue comme s'il se fut agi de la maladie la plus désespérée ».

Comme les accidents du début étaient peu graves, on négligeait le traitement dès l'abord et comme les douleurs étaient mobiles et seulement nocturnes, on abandonnait la guérison à la nature.

Ceux qui tentèrent un traitement n'ayant pas été heureux dans leur choix et s'étant attirés des récriminations, ne tardèrent pas à proclamer que cette maladie était irrégulière, ne pouvait pas être placée dans un chapitre particulier et par conséquent était incurable, s'appuyant pour cela sur l'autorité d'Avicenne et aussi sur ces paroles de Gallien : « Que guéris-tu médecin si tu ignores la cause de la maladie. Si tu ne connais pas la maladie, laisse-la à la nature ».

Généralisation du fléau

On trouve dans Jeanselme le passage suivant : « La Syphilis n'épargne aucune condition sociale. Tous les hommes, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, sont égaux devant elle : papes, rois, princes et margraves, cardinaux, évêques, chanoines et abbés, hommes de guerre, nobles et marchands, lui paient un lourd tribut. Parmi les plus illustres victimes de la vérole, on cite : le pape Alexandre VI et plusieurs membres de sa famille, le cardinal Jean Borgia, Alphonse et Pierre Borgia, le roi François I^{er}, Le duc de Silésie, le cardinal de Ségovie, les évêques de Brandebourg, de Cracovie, de Halberstadt, de Minden de Hongrie. ». (Jeanselme, La Syphilis, tome I).

En présence d'un tel état de choses, les autorités responsables de la vie des citoyens et craignant sans doute pour leur propre sécurité, commencèrent à s'émouvoir.

On pensait que de même que la peste, la syphilis pouvait se gagner de loin par le milieu ambiant, par l'air qu'elle rendait délétère et à plus forte raison en parlant, mangeant, vivant avec les personnes infectées.

Fracastor écrit : « A l'immensité de ses ravages vous recon-

naîtrez aussitôt que ses germes producteurs ne sauraient résider ni dans les entrailles de la terre, ni dans le sein des eaux.

Pour qu'il soit généralisé de la sorte, il faut évidemment que l'agent mystérieux dont il dérive soit contenu dans l'air, dans l'air qui baigne et enveloppe le monde entier, qui pénètre tous les corps, et qui sert de véhicule habituel aux ferments contagieux. L'air, en effet, est la cause essentielle et le principe de toutes choses.

Si trop souvent il devient pour nous la source de maladies, c'est que la nature altérable de ses éléments l'expose à se corrompre, c'est qu'il est également prompt à s'imprégner des miasmes morbifiques et à disséminer ceux dont il s'est chargé ». (Fracastor, *La Syphilis*, traduction de Fournier, livre I, page 2).

L'ignorance ou la dissimulation des malades contribuèrent à entretenir longtemps les médecins dans cette erreur car ils leur laissaient ignorer la véritable manière dont ils avaient contracté le mal.

C'est là ce qui donna lieu aux règlements qu'on fit alors en France contre les vérolés, dans le but de pourvoir à la conservation publique, en prenant les mesures conformes à l'idée qu'on avait de la maladie.

Les Vérolés à l'Hôtel-Dieu

En 1495, des vénériens avaient été admis à l'Hôtel-Dieu. Ils y étaient très mal considérés car, outre les dangers de contagion qu'ils présentaient, ils augmentaient les dépenses de la maison.

C'est ainsi que sur le livre des comptes de l'Hôtel-Dieu, on trouve cette même année, la mention suivante concernant la sœur Lasseline :

— Item pour avoir fourny outre les draps et couvertures ordinaires dont elle fait mention en ses comptes pour les malades de la grosse vérole de Naples et pour refaire la plupart des dix draps et couvertures qui ont esté gastez et qui jamais ne serviront icelle prieuse a endommagé et mis en fraye à plusieurs et diverses fois, jusqu'à la somme de IIII^{xx} livres parisis.

— Item. Le XXII Aoust IIII^{xx} XVII bailla ladiete prieuse au notaire du chapitre pour bailler à M. Fournier, chanoine de ladiete église, pour parachever de paier celui qui avait guery les malades de la grosse vérole et par l'ordonnance de messieurs du chapitre et de messieurs les proviseurs, la somme de X^{xx} VIII livres parisis.

C'est là le plus ancien de nos documents qui mentionnent la syphilis.

Mais à l'Hôtel-Dieu la situation ne pouvait se prolonger. Les vérolés affluaient de partout et transmettaient la maladie aux sœurs, aux infirmiers et aux autres malades.

Les Vérolés sont expulsés de l'Hôtel-Dieu

Le doyen du chapitre, responsable de l'hôpital, alla trouver les représentants de la ville. Ceux-ci décidèrent de faire immédiatement expulser les vérolés.

Alors la situation s'aggrava. En effet, ceux-ci se réfugièrent le long de l'enceinte du cloître de Notre-Dame et y bâtirent des demeures de fortune.

Le Chapitre s'adressa encore aux représentants de la ville et leur demanda de les faire chasser par autorité de justice. Il conseilla de les refouler hors de la ville dans des maisonnettes ou sous des tentes disposées à cet effet. Il promit de les entretenir par des aumônes. S'il n'était fait droit à sa demande, il menaça de présenter une requête au Parlement de Paris.

Les représentants formulèrent quelques objections. Le Chapitre chargea de nouveau ses délégués de leur exposer le tragique de la situation : les vérolés réfugiés au pied du mur d'enceinte et autour des bâtiments du cloître, le danger auquel étaient exposés les occupants, leurs serviteurs et leur entourage.

Malgré tant de bonne volonté apparente de la part du Chapitre, il fut impossible d'établir un compromis et la requête au Parlement fut présentée.

Discussions entre le Chapitre de Notre-Dame et les Représentants de la Ville

Par délibération du 30 décembre, le doyen du Chapitre et son adjoint furent désignés pour faire une quête en faveur des pauvres atteints de vérole. Ils devaient également se mettre en rapport avec les délégués de la commune de Paris, afin de procurer à ces malades, non en paroles, mais par des actes, une maison ou un hospice hors de la ville, avec tout ce qui leur serait nécessaire.

La commune demanda au Chapitre de lui donner une somme d'argent à titre d'aumônes pour l'aider à acheter cette maison destinée à recevoir et à isoler les indigents atteints de la dangereuse maladie.

Le 2 janvier 1497, le Chapitre décida de verser à cet usage cent livres tournois prises sur le trésor. Mais comme la confiance ecclésiastique avait des bornes, cinquante livres devaient être livrées tout d'abord, les cinquante autres ne devant être fournies que lorsque la diligence des commissaires délégués par la commune aurait été reconnue.

Sur ces entrefaits, un certain Cosmas Guymes déclara accepter la charge de traiter tous les vérolés à raison de un écu par tête et de les nourrir durant leur maladie. S'ils ne guérissaient pas, il s'engageait à restituer l'argent versé.

La proposition parut avantageuse au Chapitre. Le 3 avril il désigna les sieurs Aymeri et Fournier pour se mettre en rapport avec les représentants de la ville au sujet de cette proposition.

Mais les choses traînèrent en longueur. L'affaire paraissait sérieuse et cependant les délégués ne pouvaient se mettre d'accord et établir une conclusion.

Malgré le désir sincère des autorités compétentes de se débarrasser à tout prix des vérolés, malgré les efforts soutenus du Chapitre et de la ville, les malades, mêlant l'énergie à la ruse et au désespoir, revenaient à l'Hôtel-Dieu comme vers une terre promise.

Intervention du Parlement de Paris

Les discussions du Clergé et des représentants de la Ville de Paris n'ayant donné aucun résultat, et comme la situation devenait de plus en plus critique, il fallut l'intervention d'une autorité supérieure.

Le Parlement chargea l'évêque Jean V. Simon, Messire Martin de Bellefoye, conseiller à la Cour, Jean Papin, prévôt des marchands, les échevins et quelques autres grands personnages, d'aviser aux moyens nécessaires pour enrayer ce fléau d'un nouveau genre.

Ces vénérables hommes mirent au point le célèbre arrêt du Parlement, daté du 6 mars 1496 et qui fut en réalité de 1497 puisqu'à cette époque et jusqu'au règne de Charles IX l'année commençait à Pâques.

Il est intitulé : Arrêt portant règlement sur le fait des malades de la grosse vérolle.

« Aujourd'hui sixième mars pour ce que en cette ville de Paris y avoit plusieurs malades de certaine maladie contagieuse nommée la grosse vérolle qui depuis deux ans en ça a eu grant cours en ce royaume tant en cette ville de Paris que d'autres lieux à l'occasion de quoy estoit à craindre que sur le printemps elle multipliat a este advise qu'il estoit expédient d'y pourveoir.

Pour pourveoir aux inconvénients qui adviennent chacun jour par la fréquentation et communication des malades qui sont de présent en grant nombre en ceste ville de Paris de certaine maladie nommée la grosse vérolle ont esté advisez concluds et délibérez par Révérend Père en Dieu Monsieur l'Evêque de Paris, les officiers du Roi, prévost des marchands et échevins de Paris et le conseil et avis de plusieurs grants et notables personnages de tous estats, les points et articles qui s'ensuivent :

I. Premièrement sera fait cry publique de par le Roi que tous malades de ceste maladie de grosse vérole estrangers tant hommes que femmes qui n'estoient demourants et résidents en

ceste ville de Paris alors que ladite maladie les a prins vingt et quatre heures après le dit cry fait s'envaient et partent hors de ceste dite ville de Paris es pays et lieux dont ils sont natifs ou la où ils faisoient leur résidence quand ceste maladie les a prins, ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine de la hart. Et à ce que plus facilement ils puissent partir, se retirent es portes St-Denys et St-Jacques où ils trouveront gens deputez lesquels leur délivreront à chacun 4 sols parisis en prenant leur nom par escript et leur faisant défense sur la peine que dessus de non rentrer en ceste ville jusques à ce qu'ils soient entièrement garis de ceste maladie.

II. Item. Que tous les malades de ceste maladie étant en ceste ville ou qui estoient résidents et demourants en ceste ville alors que ladite maladie leur a prins tant hommes que femmes qui avont puissance de eulx retirer en maisons se retirent dedans lesdites vingt et quatre heures, sans plus aller par la ville de jour ou de nuit sur ladite peine de la hart.

Et lesquels ainsi retirez en leurs dites maisons, s'ils sont povres et indigents pourront se recommander aux curez et maregliers des Paroisses dont ils seront pour estre recommandez et sans ce qu'ils partent de leurs dites maisons leurs sera pourveu de vivres convenables.

III. Item. Tous autres povres malades de ceste dite ville hommes qui avont prins icelle maladie eulx résidants en ceste ville qui ne avont puissance de eulx retirer en maisons dedans les vingt et quatre heures après le cry fait sur ladite peine de la hart se retirent à Saint-Germain des Prez pour estre et demourer es maisons et lieux qui leur seront baillez et délivrez par les gens et deputez à ce faire auxquels lieux durant ladite maladie leur sera pourveu de vivres et autres choses à eulx nécessaires et auxquels l'on défend sur ladite peine de la hart de non rentrer en ceste dite ville de Paris jusqu'à ce que ils soient entièrement garis de ladite maladie.

IV. Item. Que nul ne soit si hardy de prendre lesdicts 4 sols parisis, s'il n'est estrangier comme dict est ou qu'il ne voulut partir de ceste dite sans plus entrer jusqu'à ce qu'il soit entièrement gari.

V. Item. Et quant aux femmes malades, leur sera pourveu

de autres maisons et demourances esquelles seront fournies de vivres et autres choses à eulx nécessaires.

VI. Item. A este ordonne que pour satisfaire au dict cry lesdits malades qui estoient en cette dict ville ou qui estoient demourans en cette ville alors qu'ils ont este prins de cette dicte maladie seront mis à la maison qui ja a este louée pour cette cause estant à Saint-Germain des Prez. Et où elle ne pourrait fournir seront prins granges et autres lieux estant près d'icelle afin que plus facilement ils puissent être pansez. Et en ce cas seront ceux à qui seront les dictes granges et maisons rémunerez et satisfaits de leurs louages par ceux qui seront commis et députez à recevoir l'argent ceuilly et levé en cette ville de Paris pour lesdicts mallades par l'ordonnance desdicts évesques et officiers du roy et prévôt des marchands.

VII. Item. Après le dict cry faict sera pourveu par ceux qui sont commis à recevoir le dict argent à ce qu'ils mettent deux hommes c'est à savoir un à la porte St-Jacques et l'autre à la porte St-Denis pour en présence de ceux qui seront commis par les officiers du roy et prévost des marchands payer lesdicts 4 sols parisis et prendre les noms de ceux qui les recevront en leur faisant les deffenses desus dictes.

VIII. Item. Sera ordonné par le prévost de Paris aux examinateurs et sergents que es quartiers dont ils ont la charge ils ne souffrent et permettent aucun d'iceulx mallades aller converser ou communiquer parmy la ville et où ils en trouveront aucuns ils les mettent hors d'icelle ville ou les envoient ou mènent en prison pour estre punis corporellement selon ladicte ordonnance.

IX. Item. Après ledict cry mis à exécution soient ordonnez gens par lesdicts prévost et échevins lesquels se tiendront aux portes de ceste ville de Paris pour garder et défendre qu'aucuns malades de ceste maladie ne entre apertement ou secrètement en cestedite ville de Paris.

X. Item. Soit pourveu par ceulx qui sont deputez à recevoir l'argent donné et aumonné auxdits malades à ce que a iceulx retirez es dites maisons soit pourveu de vivres et autres choses nécessaires soingneusement et en diligence car autrement ils ne pourroient obéir auxdites ordonnances ».

Aumônes de la Cour et de l'Evêque de Paris en faveur des Vérolés

La Cour elle-même s'inquiéta de la chose et contribua aux aumônes :

« Ce jour (5 mai) la Court a ordonné la somme de 60 livres parisis être baillée et délivrée par M. Nicole Herbelot, Receveur des Exploits et Amendes de la Cour de céans à Sire Nicolas Potier et autres commis touchant le fait des malades de Naples pour icelle somme être employée es affaires et nécessitez desdits malades ».

Le 27 mai, l'évêque de Paris demanda au Parlement de secourir les vérolés par de nouvelles aumônes. Il l'obtint facilement comme on le lit dans les registres :

« Aujourd'hui l'évêque de Paris a remontré que les malades de grosse vérole qui, par ordonnance de la Court avaient été mis es faubourgs de cette ville, y en avoit de garis en bien grant nombre, mais l'argent estoit failly et y faisoit l'on de petites aumônes pour le présent. S'il étoit le plaisir de la Court y faire quelques aumônes en pitié elle serait bien employée. Et pour ce que des deniers ordonnez par la cour à employer en œuvres pitéables ne estoit possible en recouvrer aucune chose remontrant à la court qu'il y avoit en mon greffe XV ou XVI escus depuis dix ans et ne savoit l'on à qui ils appartenoient, si c'estoit le plaisir de la court ordonner qu'ils fussent distribuez es pauvres malades, les délivrerois ; ce qui a este ordonne et iceulx baillez à M. Jean Fournier, chanoine de Notre-Dame de Paris, lequel s'en est chargé ».

On peut, d'après cela, constater que cet évêque était un excellent homme. On trouve son nom toutes les fois qu'il est question d'agir en faveur des vérolés. C'est lui qui le premier s'occupa d'eux pour eux mêmes, compatit à leurs maux, veilla à leur guérison. Il luttait avec acharnement pour toutes les causes qu'il croyait justes.

Opposition des Véroles

Mais hélas rien ne put fléchir la volonté tenace des vérolés. Insensibles aux terribles menaces comme aux plus douces persuasions, ils opposaient à tout et à tous, une résistance passive que rien ne pouvait ébranler.

Défiant les poursuites des sbires de la maréchaussée et se moquant de l'horreur qu'ils inspiraient, ils poursuivaient en toute quiétude leurs pérégrinations à travers la ville et tentaient par la force et la ruse de pénétrer à l'Hôtel-Dieu.

Cependant le Roi Charles VIII était décédé à Amboise, le 7 avril 1498. Son successeur, Louis XII, sacré à Reims le 27 mai, venait de rentrer à Paris.

Toute la noblesse du royaume, les plus grands seigneurs et les plus zélés courtisans accouraient de toutes les provinces de France afin de féliciter le nouveau Roi et tenter d'en obtenir le maximum d'avantages.

Intervention et Ordonnance du Prévôt de Paris

Le Prévôt de Paris, soucieux de faire bien les choses et désirant par dessus tout offrir un accueil agréable à tant de puissants personnages, passait des nuits sans sommeil à l'idée que gentilhommes et marquises pouvaient à titre de souvenir emporter la vérole dans leurs provinces. Aussi le 25 juin 1498 prit-il des mesures d'une énergie farouche afin d'éliminer d'une façon définitive les lamentables créatures qu'il jugeait indignes de la vue et surtout de l'approche des grands du royaume.

Voici son ordonnance :

« Cry touchant les vérollez.

Combien que par cry devant ait été publié et ordonné à son de trompe et cry public par les carrefours de Paris à ce qu'aucun

n'en peut prétendre cause d'ignorance que tous malades de la grosse vérole vuidassent incontinent hors la ville et s'en allassent les estrangers es lieux dont ils sont natifs et les aultres vuidassent hors de ladite ville sur peine de la hart.

Néanmoins lesdits malades en contempnant lesdits crys sont retournez de toutes parts et conversent parmi la ville avec les personnes saines qui est chose dangereuse pour le peuple et la seigneurie qui à présent est à Paris.

L'on défend derechef de par le Roi et Monsieur le Prévost de Paris à tous lesdits malades de ladicte maladie tant homme que femme qui incontinent après ce présent cry ils vuident et se départent de ladite ville et forsbourgs de Paris et s'envaissent, savoir lesdits forains faire leur résidence es pays es lieux dont ils sont natifs et les aultres hors ladite ville et forsbourgs sur peine d'être jectez en la Rivière s'ils y sont prins le jourd'hui passé. Enjoint l'on a tous commissaire quarteniers et sergents prendre ou faire prendre ceulx qui seront trouvez pour en faire exécution.

Item. L'on commande et enjoint que chacun endroit soy fasse diligemment nettoyer et vuidier les boues et immondices de devant leurs maisons sur peine de 60 sous parisis d'amende et que nul n'y mette ou fasse mettre gravois ou immondices s'il n'a incontinent le tombereau prêt pour les oster sur ladite peine.

Fait le lundy, 25^e jour de juin, l'an mil quatre cent quatre vingt dix huit ».

La Vérole à travers la France

La vérole faisait de cruels ravages sur toute l'étendue du territoire.

A Lyon, le 27 mars 1496 un accord était intervenu entre les consuls et les officiers du roi pour faire sortir de la ville « Ces malades de la grosse vérole, ladres et autres pauvres malades contagieux venus et arrivez en cette ville depuis quelques jours en ça, lesquels le Roi, nostre Sire veut estre mis hors la ville

pour éviter la contagieuse et tenir ladite ville, à l'aide de Dieu en bonne santé ».

Dans certaines régions la maladie revêtait une intensité plus grande d'où les expressions variées et d'origine populaire qui toutes signifient la même chose : Peste de Bordeaux, Mal de Nyort, Mal du carrefour de Poitier, Gorrhe de Rouen.

Notions plus exactes sur la contagiosité de la Maladie

Peu à peu, avec le temps et l'expérience, on découvrit une chose qui transforma l'aspect de la question et qui, en fait, fut une véritable révolution scientifique et sociale.

On avait acquis sur la vérole des notions plus exactes. On ne croyait plus à son développement spontané. Une mauvaise hygiène, l'abus des aliments salés ou acres et les passions trop vives ne suffisaient plus à en expliquer tous les accidents.

On savait à quoi s'en tenir. On ne croyait plus, comme Jean de Lorme que « la vérole se gaigne en touchant une personne qui l'a, en respirant l'haleine d'un vérolé, en marchant pieds nus sur son crachat ».

On s'aperçut, dit Astruc, que la maladie vénérienne ne pouvait se gagner que par le commerce charnel ou par quelque autre contact intime « des parties molles et poreuses ». « La vérolle se passe toutes les fois que les parties molles d'un tissu rare tiède et humide s'échauffent ensemble par un contact intime et de quelque durée ».

On pensa qu'il n'y avait rien à craindre de converser, de s'entretenir, de manger ou de loger avec les personnes infectées.

On commença à se relâcher de la rigueur des règlements. Les lois faites contre les vérolés s'abolirent peu à peu.

Les malheureux, cependant n'étaient pas au bout de leurs peines car on prit de terribles mesures contre la prostitution,

Répression de la Prostitution

Bien avant 1493 on savait que dans l'amour comme dans toute autre chose les inconvénients sont parfois infiniment supérieurs aux avantages.

C'est là ce qui autorise certains auteurs à prétendre que la syphilis avait de tout temps existé en Europe. Mais ce qui complique cette question historique est la confusion qui a régné entre la lèpre, la blennorragie et la syphilis.

A titre documentaire on peut citer le fait suivant : Le 8 août 1347, la Reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence envoyait à Avignon les statuts relatifs à l'établissement d'une maison de débauche en cette ville.

L'article IV en réglait les mesures de police dans les termes suivants :

« La reine veut : que tous les samedis la baillive, ou abesse et un barbier député par les consuls visitent toutes les filles débauchées qui sont au B... et s'il s'en trouve quelqu'une qui ait le mal provenant de paillardise, qu'elle soit séparée des autres filles et logée à part afin que personne ne puisse avoir commerce avec elle et qu'on évite ainsi le mal que la jeunesse pourrait prendre.

Item. Que la baillive (ou abesse) ne permette à aucun juif d'entrer dans la maison. Et s'il arrive que quelque juif s'y étant introduit en secret et par finesse ait eu affaire à quelqu'une des courtisanes, qu'il soit mis en prison pour avoir ensuite le fouet par tous les carrefours de la ville ».

On commençait dès lors à entrevoir les dessous du problème.

On commençait à soupçonner les raisons de l'épidémie et l'origine en devenait lumineuse. Elle devait être « référée à l'indignation et permission du Créateur et Dispensateur de toutes choses, lequel pour réfréner la trop lascive, pétulante et libidineuse volupté des hommes a permis que telle maladie regnast entre eulx en vengeance et punition de l'énorme péché de luxure ».

Fracastor disait : « Le mal n'affecte ni les muets habitants de l'onde, ni les bêtes fauves des forêts, ni les oiseaux du ciel, ni les chevaux, ni les bœufs, ni le menu bétail. Il n'en veut qu'à l'homme, l'homme seul est sa proie ».

On imaginerait volontiers que puisque on connaissait l'origine du mal, la syphilis allait amener la continence et la moralisation sexuelle. Ainsi l'admettent encore certains philanthropes qui prétendent arrêter la jeunesse en l'effrayant outre mesure.

Il n'en fut rien. Le danger n'empêcha pas la débauche. La passion sexuelle faisait tout oublier.

On vit à nouveau les mesures prohibitives du gouvernement. Les tentatives faites plusieurs siècles auparavant par la foi chrétienne dans un but de moralisation furent renouvelées dans un but sanitaire.

Comme la loi était d'une rigueur extrême pour tous les citoyens, elle le fut également pour les filles de joie.

On voulu empêcher la prostitution. On expulsa les courtisanes, leurs meubles furent vendus. On les exposa au carcan, on les fustigea. On les fit même périr dans l'espoir de ramener avec les bonnes mœurs, la santé sociale.

Elles devaient quitter la ville et les faubourgs sous peine d'être rossées et bannies à perpétuité sans autre forme de procès. Charles VIII ordonna même de les brûler vives.

Elles n'étaient cependant pas les seules coupables du délit de transmission de la syphilis, car il y avait aussi les libertins sans scrupule qui la propageaient.

Les rigueurs des lois n'eurent pas plus d'influence que la crainte du terrible mal. Rien ne réussit à empêcher la débauche.

Les châtiments augmentèrent plutôt la fréquence et la gravité de la syphilis en contraignant les malades à se cacher. Ce fut une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres de la constante inutilité des lois draconiennes.

Comme les règles de prophylaxie individuelle étaient à peu près nulles, il était cependant nécessaire d'instituer une prophylaxie publique.

« J'ai la ferme conviction, disait Torella, que le fléau vénérien pourrait être radicalement extirpé si tous les gouver-

nements faisaient rechercher les filles publiques malades et les isolaient jusqu'à complète guérison. Ainsi dès l'an 1500, le programme de la réglementation et de la stérilisation des portegermes était clairement posé.

Par la suite, Diaz de Isla proposa de prendre des mesures analogues. Il demanda que dans chaque ville, dans chaque bourg, un chirurgien connaissant les symptômes et la cure des " bubas " soit désigné par les pouvoirs publics. Il aurait la charge d'examiner toutes les prostituées. Celles qui seraient reconnues malades devraient être admises sur le champ dans un hôpital pour y être traitées. Elles ne pourraient en sortir et reprendre leur métier qu'après avoir obtenu une attestation médicale de santé.

Défense serait faite à ceux qui tiennent des auberges d'admettre une servante sans certificat de santé et les lieux publics de cette nature devraient être soumis à une stricte surveillance.

Cependant nous avons vu que des maisons avaient été attribuées aux vérolés.

Maison de Saint-Germain des Prés

Le local loué pour les hommes était situé à Saint-Germain des Prés, rue du Sépulcre, en face de la maladrerie Saint-Germain.

Il était une dépendance de la célèbre abbaye Saint-Germain dont les trois tours romanes dominaient la prairie, au sud-ouest de la ville.

Quelques chaumières groupées autour du cloître avaient formé le noyau d'un village qui avec le temps était devenu un gros bourg. Sous Charles VIII, les constructions s'étendaient des remparts au carrefour dit de la maladrerie (actuellement carrefour de la Croix Rouge) et de la route de Vaugirard, aux environs de la Seine. On y trouvait, au milieu de métairies nombreuses et de logis d'artisans, plusieurs habitations de plaisance, les hôtels de Navarre, de Garancière, de Taranne, le

pilori de l'Abbé, la flèche aigue de la première église Saint-Sulpice, enfin tout au bout du quartier, à l'entrée du chemin de Sèvres, la grande léproserie Saint-Germain, déjà vieille de trois siècles.

Dans la topographie du vieux Paris on trouve : « Par l'ordonnance du 6 mars 1497 où il est dit que la syphilis avait “ en puisdeux ans en ça grande force en ce royaulme tant en cette ville de Paris que en d'autres lieux ” le Parlement avait ordonné que les individus atteints de cette maladie dont on s'exagérait beaucoup le caractère contagieux, devraient sous peine de la hart se retirer à Saint-Germain des Prés pour “ estre et demourer es maisons et lieux qui leur seraient baillez et délivrez par des commissaires nommés à cette fin ” ». (arch. nat. reg. X 1503 fol. 74. Pièce publiée par Don Felibien).

La propriété avait jadis appartenue à un certain Laurin Gauldry. Par la suite, un capitaine des archers, Jean Pasquier la prit à bail de l'abbaye pour le compte des marchands et des échevins. Elle dépendait en effet de la censive de l'abbaye de Saint-Germain des Prés.

Il est très certain que Jean Pasquier fut momentanément propriétaire de l'emplacement, mais à titre précaire.

Son fils, Antoine Pasquier le reçut à titre de rente perpétuelle en 1528 et y bâtit probablement la maison qui remplaça l'hôpital sans en occuper toute l'étendue.

Cette maison eut pour enseigne la Croix Rouge (1595-1618) et en 1628 elle était divisée en plusieurs corps d'hôtel dont le dernier s'appelait la maison de Notre-Dame de Grâce.

L'hôpital était d'une simplicité poussée jusqu'à ses plus extrêmes limites. Il se composait de deux granges, d'une petite cour, d'une mesure et d'une cave.

Malgré tout il faisait le bonheur de l'évêque de Paris qui, moins de trois mois après sa fondation constatait, ou mieux croyait constater de surprenantes guérisons.

Cependant comme il ne faisait de doute pour personne que la syphilis ne fut un châtiment du ciel, les vérolés étaient considérés comme des coupables. Pour les guérir il fallait les amender et par conséquent les punir.

C'est pour cette raison qu'avec des verges ou des lanières

de cuir ils étaient très naturellement rossés et cela sans aucune discrétion, mais d'une façon continue, méthodique et raisonnée.

C'était la thérapeutique de l'époque. Elle était adoptée par les administrations les plus charitables. Si elle était dénuée d'origine scientifique elle reposait néanmoins sur des bases philosophiques certaines, puisque incontrôlables.

L'hospice de Saint-Germain des Prés était donc une maison de correction où chaque entrant était passé par le fouet. Le prévôt y parquait les vérolés pêle-mêle, en troupeau, presque en face des lépreux dont ils pouvaient envier le sort.

Bien entendu, après quelques jours, le malade, peu satisfait du traitement, s'évadait pour revenir encombrer les salles de l'Hôtel-Dieu et y apporter la perturbation.

Le résultat était la recrudescence des éternels démêlés entre le Chapitre de Notre-Dame et les représentants de la Ville. Les vérolés préféraient de beaucoup se soigner par la douceur en comptant sur la clémence divine qu'ils ne se faisaient pas faute d'implorer. L'oraison de Saint Damien était d'une efficacité reconnue.

Les Femmes Vérolées

Les femmes avaient leur hôpital au faubourg Saint-Honoré, non loin de l'église actuelle de la Madeleine.

Dans l'ordonnance du 6 mars on trouve à leur sujet : « Et quant aux femmes malades leur sera pourveu d'autres maisons et demeurances esquelles fournies de vivres et autres choses à cela nécessaire. ».

Comme les hommes, dans l'esprit des législateurs, elles devaient être bien logées et ne manquer de rien. Elles étaient cependant rossées et manquaient de tout.

Toutefois, afin de conserver la clientèle, on employait à leur égard certains ménagements pour les engager à venir se faire soigner.

On distribuait aux pensionnaires de petites gratifications. D'après Sauval, en 1502, par ordre du Parlement, le Receveur des amendes et des exploits leur donna le 5 avril la somme de cent sols parisis en l'honneur de la Passion, pour leur aider à passer les fêtes de Pâques.

Elles devaient en retour faire le serment de ne pas fréquenter le peuple.

A l'Hôtel Dieu on était prêt à tous les sacrifices pour se débarrasser des vérolés.

On les payait pour qu'ils partent.

« A une femme malade de la dicte maladie de Naples et pour la renvoyer en sa maison : VI sols tournois ».

« A une autre malade d'icelle maladie qui voulait loger par force, donner XI sols pour s'en retourner ».

A ceux qui ne pouvaient marcher, on achetait un véhicule. L'engin était modeste et d'un confort douteux, mais suffisait cependant pour contribuer au transport sous d'autres cieus des malades récalcitrants.

« Item. A ung autre pauvre malade gisant à la salle Saint-Thomas qui est de longtemps au dict hostel et ne le povait en mettre dehors, lui fallut faire une brouette par l'ordre de Messieurs (s.ent. les Maîtres de l'Hôtel-Dieu) pour le faire mener : 4 sols tournois ».

Ces largesses envers les vérolés s'expliquaient par le fait « des vols et désordres que ces sortes de gens commettent. Ils se mêlent aux autres malades, vivent dans les mêmes salles, couchent dans les mêmes lits que les fiévreux et les blessés ».

A l'hôpital Saint-Eustache, la présence de femmes vérolées fut plusieurs fois constatée par des sommes d'argent données aux chirurgiens barbiers chargés de les y soigner.

On trouve en effet dans les archives de l'Hôtel-Dieu, la chose suivante :

« A Jehan Thoret, Nicolas Langlois, Nicolas Lebrun et Simon, barbiers chirurgiens à Paris, la somme de XII livres tournois pour avoir pansé et guéri de la grosse vérole, en l'hospital de Saint-Eustache, Martine Lahuche (1588) ».

Plus tard elles devaient être traitées en ville chez les veuves de chirurgiens barbiers.

L'Hôpital Saint-Eustache

Cet hôpital, situé au coin des rues Tiquetonne et Montorgueil, fondé en 1320 par Philippe de Magni et administré par le curé et les marguilliers de Saint-Eustache recevait des malades de tous âges, de tous sexes et de tous pays.

Une riche veuve, la demoiselle Nicolas Ferret l'avait fait rebâtir à ses frais, en 1500. Contre le gré de ses directeurs il logeait les vérolés. Le Parlement en avait donné l'ordre sur les conseils des Maîtres de l'Hôtel-Dieu.

A plusieurs reprises, les directeurs de Saint-Eustache protestèrent. Mais leurs réclamations restèrent vaines. Ils devaient garder les vérolés et les entretenir avec l'argent donné par l'Hôtel-Dieu.

En 1535, le Parlement avait ordonné de recevoir les vénériens à l'hôpital de la Trinité dans une salle immense occupée par les comédiens, qui sous le nom de confrères de la Passion et de la Résurrection y jouaient leurs Mystères et leurs Soties.

Mais les comédiens protestèrent. Ils étaient installés depuis plus d'un siècle et ne voulaient pas être lésés dans leurs possessions. Leur requête fut écoutée et jusqu'à nouvel ordre ils restèrent à l'hôpital de la Trinité.

En 1540, il y avait un hôpital nommé Saint-Nicolas destiné aux affections du même genre. Il est probable qu'en réalité cet hôpital ne faisait qu'un avec Saint-Eustache et que ce nom lui vint de la veuve Nicolas Ferret en reconnaissance de ses dons.

Mais le calme ne pouvait se prolonger longtemps. Les Maîtres de l'Hôtel-Dieu devaient payer l'entretien des vérolés de Saint-Eustache. Bien entendu ils firent preuve d'une mauvaise foi déconcertante et ne donnèrent rien de ce qui avait été convenu.

Le 30 janvier 1540, le Parlement appela à la barre les dirigeants de l'Hôtel-Dieu. Il les réprimanda, leur rappela qu'ils devaient fournir le linge et les draps nécessaires aux syphilitiques et les menaça de les obliger à reprendre les malades.

C'était l'argument nécessaire et suffisant pour les amener à payer leurs dettes. Ils le firent bientôt.

Cependant Saint-Eustache ne pouvait contenir tous les vénériens de Paris. Aussi en 1556, on construisit un nouvel hôpital sur les bords de la Seine au faubourg Saint-Germain. On l'appela le Sanitat. Sauval prétend qu'il en est fait mention dans les registres du Parlement.

Sauval ajoute dans un autre passage « De notre temps (1620-1670) a été ruiné un hôpital fondé au siècle dernier pour les personnes atteintes de maladies vénériennes. Il était situé sur les bords de la Seine, près du pont des Tuileries et même pour augmenter ses revenus le Parlement permit en 1581 de prendre 1500 livres sur l'abbaye de Molesme (diocèse de Langres).

Enfin, dans l'inventaire des archives de l'Hôtel-Dieu, on trouve à la date du 26 avril 1581 : « Arrêt du Parlement qui adjuge 500 écus d'or pour les bâtiments de la Sanitat sur le fruit de l'abbaye de Molesme.

Cet hôpital a donc sûrement existé.

Les femmes enceintes n'étaient pas à Saint-Eustache. Par une extraordinaire faveur elles étaient admises à l'Hôtel-Dieu dans la salle des femmes "gisans d'enfants". Mais elles étaient, bien entendu, reléguées à l'extrémité comme des pestiférées.

Elles ne tardaient pas à être un objet de dégoût pour la sage femme « n'osant et ne devant pas y toucher de peur de gaster les autres femmes en couches ».

Plus tard, les Petites Maisons leurs furent fermées. A Lourcine, comme à l'Hôtel-Dieu, elles continuaient à être traitées par l'humiliation et le mépris.

« Et les enfants qui dans le ventre de leur mère prennent le mal français, qu'ont-ils fait eux ? » s'écriait indigné Petro Rostino « Sont-ils plus humblement traités ? ».

En effet, ces innocents, marqués de tares héréditaires continuaient la vie misérable de leurs parents. Les œuvres charitables refusaient de les soigner.

Après la création du Grand Bureau des Pauvres, leur situation resta à peu près la même.

Il fallut encore deux siècles avant qu'ils soient recueillis et assistés.

Le Grand Bureau des Pauvres

Les Maîtres de l'Hôtel-Dieu et les Marguilliers de Saint-Eustache n'avaient comme principale préoccupation que de se débarrasser des vérolés.

Ils songèrent alors au Grand Bureau des Pauvres fondé par François I^{er}.

Ils se plaignirent donc avec énergie de la gêne, de l'infection et de l'incommodité que causaient les malades.

Le Grand Bureau destiné aux nécessiteux accepta cependant de les recevoir, mais il mit des conditions.

Par une convention signée le 7 février 1559 et approuvée par le Parlement, il exigea des Maîtres de l'Hôtel-Dieu, le versement mensuel de 20 livres tournois pour pourvoir à leur nourriture et à leur entretien.

Par une clause particulière, il spécifiait que les admissions ne seraient que de quatre par semaine.

Comme le Grand Bureau n'avait à sa disposition que l'Hôpital des Petites Maisons, ancienne maladrerie Saint-Germain, destiné uniquement aux vieilles gens infirmes et aux insensés et l'hôpital de la Trinité pour les enfants pauvres, on chercha à remédier à cet inconvénient en trouvant un vaste local.

Les dirigeants du Grand Bureau et de ces deux hôpitaux se réunirent au Palais le 10 août 1559 et demandèrent qu'on leur donna l'hôpital de Lourcine, alors inoccupé.

La Chambre des Vacations accepta. Tous les vérolés seraient dorénavant soignés à Lourcine par les soins du Grand Bureau.

Mais leur séjour y fut de courte durée car, en 1578, Nicolas Houel désaffectait l'hôpital et y installait "la charité chrétienne" destinée à élever quelques orphelins "dans la piété, les belles lettres, et l'art de l'apothicairerie".

Comme toujours, les conventions passées entre les Maîtres de l'Hôtel-Dieu et les Directeurs du Grand Bureau ouvrirent l'ère des contestations et des procès.

Retour des Véroles à l'Hôtel-Dieu

En effet, de même qu'ils l'avaient fait pour Saint-Eustache, les dirigeants de l'Hôtel-Dieu refusèrent de respecter leurs engagements et ne versèrent jamais les 20 livres tournois promises.

Aussi le Grand Bureau refusa de recevoir les vérolés qui retournèrent à l'Hôtel-Dieu malgré le mauvais accueil qui leur était réservé.

Au siècle suivant il s'en trouvait toujours dans cet hôpital comme l'indique le rapport de l'un des maîtres du nom de Perreau « Le lieu où l'on met les garçons vérolés étant trop petit pour les recevoir, on est contraint de les répandre dans les autres salles ce qui peut incommoder et causer de graves accidents tant aux pauvres malades qu'aux personnes de qualité qui les viennent visiter ».

Chaque salle contenait plusieurs rangs de lits dont chacun servait à quatre et même à huit malades, les uns restant étendus par terre depuis huit heures du soir jusqu'à une heure du matin et faisant alors lever ceux qui occupaient le lit pour les remplacer.

Vingt cinq lits servaient ordinairement à deux cents personnes dont les deux tiers mouraient.

Cependant, tout était fait pour ne pas les recevoir. Dans les documents des hôpitaux de Paris on trouve :

« Du vendredi III^e jour de juin 1561 a esté ordonne que maistre Cosme Roye chirurgien dudit Hostel-Dieu fera ung registre des noms et surnoms des personnes malades de vérole qui se présentent audit Hostel-Dieu et du jour qu'il les enverra vers les commissaires de la communauté des pauvres pour les faire penser suivant l'arrest de la Cour et de mois en mois apportera ledit registre au Bureau dudit Hostel-Dieu pour veoir quel nombre y aura esté envoye desditz vérollez ».

Procès entre le Grand Bureau des Pauvres et l'Hôtel-Dieu

Bientôt cependant, les choses se compliquèrent. Le Grand Bureau, outré de l'attitude déloyale de l'Hôtel-Dieu, voulut faire saisir ses revenus afin de se dédommager.

Les commissaires du Grand Bureau adressèrent dans ce but une requête à la Cour.

« Cedit jour (11 octobre 1577) sur ce que a remonstre le sieur advocat de Thou que Monsieur de..., conseiller en la court voullait rapporter une requestre en ladite court affin de faire saisir le revenu dudict Hostel-Dieu à la requestre des commissaires des pauvres pour estre paieez de ce que leur est deu touchant les mallades de vérolle ce que ledict sieur advocat a dict avoir empesche jusques à ce qu'il en eust parle à la compagnie ainsi qu'il avait promis à Monsieur de Harlet, la matière mise en délibération, ladictre compagnie a ordonne que le receveur dudict Hostel-Dieu et le receveur des pauvres se assembleront l'un des jours de la sepmaine prochaine pour adviser ensemble ce que lesdicts commissaires des pauvres dient leur estre deu pour lesdicts mallades de vérolle ».

Les hostilités ne prirent fin qu'en 1614. Dans une assemblée présidée par le Procureur Général, les Maîtres de l'Hôtel-Dieu consentirent à rembourser tous les arrérages et à fournir régulièrement chaque année la somme de deux cent soixante livres tournois.

A partir de ce jour l'administration de l'Hôtel-Dieu, forte de son bon droit plaça à la porte de l'hôpital un individu qualifié de crocheteur dont le rôle était d'indiquer aux vérolés le bon chemin c'est-à-dire celui du Grand Bureau des Pauvres et même de les y porter si ils opposaient la moindre objection.

« Ce dit jour a esté ordonne que doresnavant Monsieur le Maistre ducdit Hôtel-Dieu lorsque l'on apportera des malades de la vérolle audict Hostel-Dieu il les fera porter par ung crocheteur jusqu'au Grand Bureau des pauvres de ceste ville ».

Les Petites Maisons

Au 16^e siècle on soigna quelques vénériens à l'hôpital des Petites Maisons.

Cet hôpital, situé sur l'emplacement de l'ancienne maladrerie Saint-Germain, en bordure de la rue de Sèvres, entre les débouchés des rues du Bac et de la Chaise, fut fondé grâce aux libéralités de Jean Luillier de Boulencourt, président à la Chambre des Comptes.

Il faisait partie du Grand Bureau des Pauvres. Son nom provenait de ce que l'ensemble de ses constructions se composait de petites maisons séparées les unes des autres.

Voici ce qu'en 1639 disait Du Breul : « Il y a à cet hôpital plusieurs logis et chambres esuelles sont logez les pauvres estropiez et impotens, vieillards caducs n'ayant puissance de gagner leur vie qui y sont nourris, alimentez et chauffez en deux chauffoirs communs faits en forme de cloche, l'un du côté des hommes et l'autre du côté des femmes...

Plus audit hospital sont receus les enfans et pauvres cognardiens tant fils que filles qui sont malades de la teigne qui l'ont gagnée à coucher les uns en basteaux, les autres sous les estaux ou par les rues et sont pensez, médicamentez et guéris...

Encore sont reçus audit hospital plusieurs femmes malades du mal caduc : nomme le mal Saint-Jehan et autres pauvres aliénez de biens et de leur esprit et courans les rues comme fols insensez, desquels plusieurs, avec le temps et bon traitement qu'on leur faict, reviennent en bon sens et santé ».

Un chirurgien nommé par le Bureau remplissait les fonctions de gouverneur, deux prêtres logés à l'hôpital célébraient chaque jour les offices et quatre portiers veillaient à la police simplifiée du reste par l'existence de deux cachots à l'usage des pensionnaires indociles.

On voit donc que dans cette description des malades des Petites Maisons il n'est pas fait mention des vénériens. Il y en avait cependant quelques-uns au XVI^e siècle et il en fut envahi au XVII^e.

Comme la plupart des choses s'arrangent avec le temps, les magistrats abandonnèrent peu à peu leur sévérité à l'égard des vérolés.

Ils purent se faire soigner chez eux aux frais du Grand Bureau des Pauvres et après s'être fait inscrire à l'Aumône Générale.

Les Chirurgiens Barbiers

Ils étaient traités par les chirurgiens barbiers. Il y avait alors à Paris deux sortes de chirurgiens barbiers qui faisaient partie des corporations des métiers.

Les uns formaient le collège des chirurgiens associés à tous les privilèges de l'Université, les autres, appelés chirurgiens barbiers, avaient en guise de cabinet de consultation, une simple boutique avec pour enseigne, un bassin et un plat à barbe.

Les veuves de ces derniers avaient le droit, en prenant un apprenti chirurgien, de continuer le métier de leurs maris jusqu'à ce qu'elles eussent cédé la clientèle.

Une instruction pour la police de la ville datée de 1582 et une autre pour les commissaires du Grand Bureau donnent des renseignements précis sur la façon dont les chirurgiens devaient se comporter à l'égard des vénériens.

Cependant comme tous les malades ne pouvaient se faire traiter à domicile et que la place manquait pour les hospitaliser il fallut chercher une solution nouvelle.

En effet, nous avons vu que les Petites Maisons étaient spécialisées dans le traitement des vieillards infirmes et des fous et que Lourcine était destiné aux " pauvres petits enfants destinés à l'apothicairerie ".

La Trinité était également réservé aux enfants abandonnés.

Alors on eut l'idée géniale et quelque peu ahurissante de mettre les vérolés en pension chez les chirurgiens barbiers.

Les Véroles en pension chez les Chirurgiens Barbiers

Les commissaires des pauvres s'entendirent donc avec certains d'entre eux qui durent toujours avoir dans leur maison des loges destinées aux vénériens.

Chaque année, sur ses 110.000 livres de revenu, le Grand Bureau en consacrait quatre à cinq mille pour les faire soigner et cent-vingt pour leur acheter des chemises. Cette dernière somme était le produit d'un don fait par une certaine dame Pévin.

Deux fois par semaine, le lundi et le mercredi, on recevait les vérolés au Grand Bureau.

Mais avant toute autre chose ils devaient, selon l'habitude, être passés par le fouet à moins de prouver qu'ils avaient pris « ladite maladie par inconvénient et sans leur faute comme une femme impudique à son mari ou la nourrice à l'enfant ou l'enfant à la nourrice ».

Exception était faite pour les soldats sur la présentation d'un certificat de leur officier.

Si les malades refusaient d'être rossés on les renvoyait sans les traiter.

Après le fouet, il existait une autre formalité à remplir : celle de la confession.

Le billet certifiant que le malade s'était confessé était indispensable.

Dans « Instruction et ordre que doivent observer les commissaires des pauvres du Grand Bureau » on trouve le passage suivant :

... A l'égard des coureuses de remparts il faut faire exécuter l'ordonnance exactement ; préalablement leur avoir fait entendre qu'elles doivent souffrir la peine de leur faute qui est le fouet à quoy il faut qu'elles répondent ouy ou non — et en cas de refus de ladicte correction vous deschirez leur requestre et les renvoyerez — et l'acceptant vous leur ferez aussi

scavoir que devant que d'aller chez ledit chirurgien il faut qu'elles aillent à confesse et rapportent le certificat de celui auquel elles auront esté ouies en confession, autrement le chirurgien ne les recevrait pas ».

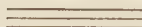
On voit donc que les filles de joie et créatures de mauvaise vie ne pouvaient en aucun cas bénéficier de circonstances atténuantes.

Enfin toutes les formalités étant remplies, les malades pouvaient prendre possession des loges qui leurs étaient destinées.

Deux fois par mois, les commissaires venaient les visiter. Ils leurs demandaient s'ils étaient pourvus du nécessaire et s'ils n'avaient pas de réclamations à adresser.

Jusqu'au jour où les vénériens furent reçus à Bicêtre tout resta dans le même état. Seul à Paris le Grand Bureau des Pauvres s'occupait des vérolés.

Malheureusement le nombre des malades admis à bénéficier de sa générosité n'était que de quatre par semaine alors que Paris comptait déjà plusieurs milliers de vérolés.



En résumé nous pouvons prétendre que la syphilis apparut à Paris vers 1495, qu'elle était bien une maladie nouvelle, car ainsi que le pense Astruc, si cela n'eut pas été on n'aurait pas fait autant de frais pour loger les vérolés. On les aurait simplement enfermés dans les léproseries de Saint-Denis et de Saint-Germain.

L'épidémie fut une catastrophe qui donna lieu à des prières publiques dont le résultat demeure douteux puisque le gouver-

nement fut contraint de prendre des mesures prophylactiques d'une extrême sévérité.

Les syphilitiques étaient considérés comme des pestiférés en raison de la violence et de la rapidité d'extension de leur mal.

On exagérait beaucoup le caractère contagieux de ces malades car on pensait que l'air était responsable de la propagation du fléau.

Pour cette raison on les fuyait, on les refoulait loin des lieux habités et on leur interdisait l'accès de l'Hôtel-Dieu.

Peu à peu on s'aperçut du véritable mode de transmission de la maladie. On expulsa les malades avec moins de sévérité. Mais on prit de terribles mesures pour diminuer la prostitution et les vérolés considérés comme des coupables furent fustigés.

L'hôpital de Saint-Germain des Prés était une simple grange où les malades étaient battus dans l'espoir de les guérir et d'où ils s'évadaient à la première occasion.

Les démêlés des Maîtres de l'Hôtel-Dieu au sujet des vérolés furent une tragi-comédie.

Ils désiraient par dessus tout ne pas voir ces malheureux, objets de scandale et de dégoût, et se déclaraient prêts à payer très cher leur hébergement en d'autres lieux.

Puis avec une mauvaise foi qui déconcerte, ils ne tenaient pas leurs engagements et plaidaient avec les dirigeants des hôpitaux qui avaient reçu les malades.

Ces hôpitaux expulsaient alors les vérolés qui revenaient à l'Hôtel-Dieu pour en être à nouveau chassés. D'où procès et intervention du Parlement.

Enfin l'on se mit d'accord sur le moyen de se débarrasser d'eux. On les imposa d'une manière habile au Grand Bureau des Pauvres qui pouvait difficilement les refuser puisque la raison de son existence était le secours des malheureux.

Les vérolés furent alors traités aux Petites Maisons et à Lourcine.

Mais ils devaient être entretenus aux frais de l'Hôtel-Dieu dont les dirigeants refusèrent comme toujours de payer leurs dettes.

On les expulsa à nouveau, on menaça de saisir les revenus de l'hôpital qui se décida à payer.

Enfin on confia les malades aux chirurgiens barbiers qui les prirent chez eux moyennant une retribution du Grand Bureau.

Durant toute cette période, le rôle des médecins de l'Hôtel-Dieu fut très peu important. Ils redoutaient les Maîtres tout puissants et n'osaient contrarier leurs désirs.

D'ailleurs le premier médecin venu était nommé par les échevins de la ville et le Chapitre de Notre-Dame. Le choix de ces personnages se basait uniquement sur la faveur et les recommandations.

Le médecin remplissait tant bien que mal un rôle effacé devant l'omnipotence des gouverneurs et des religieuses. Annihilé et humilié, il fréquentait peu son service et ne s'intéressait que d'assez loin aux réalités de la clinique.

Son rôle le plus important consistait à venir une ou deux fois par semaine pour présider au renvoi des malades convalescents ou guéris.

Dans l'attitude adoptée contre les syphilitiques aux XV^e et XVI^e siècles on retrouve bien la mentalité particulière au moyen-âge : la pitié et la charité chrétienne d'une part et d'autre part la violence, la méchanceté, peut-être inconsciente et les châtiments extrêmes.

Pendant les premières années de l'épidémie, alors que la syphilis revêtait une terrifiante acuité, les malades furent des martyrs. Puis comme le temps qui s'écoule apaise la gravité des désastres et fait oublier les malheurs, la maladie entra dans les habitudes du moyen-âge.

C'était un fléau d'un nouveau genre avec lequel il fallait bien se familiariser puisque le contraire n'était pas possible, puisqu'il ne sert à rien de méconnaître les catastrophes de la nature.

L'intensité du mal diminua peu à peu. Les mœurs du reste devenaient plus douces. Du creuset moyennageux où s'étaient fondus les vieux dogmes, les antiques superstitions et les élaborations fantaisistes, surgissait une civilisation moins aride, aux conceptions plus larges, aux méthodes scientifiques plus exactes.

Immortel, se déroulait le Grand Siècle de la Renaissance. Les arts et les sciences marchaient en rivaux des Rois.

A l'heure où Charles-Quint se baissait pour ramasser le pinceau du Titien et où François I^{er} faisait antichambre chez Etienne Dolet, Ambroise Paré, penché sur toutes les douleurs, illustre par son incomparable exemple cette phrase du poète :
“ Guérir c'est imiter Dieu ”.

Le monde regardait avec confiance et espoir, au sortir de la nuit angoissée des siècles passés, l'aube souriante des jours qu'il voyait poindre.

CONCLUSION

I. — Lorsqu'elle parut en 1495, à Paris, la syphilis était alors une maladie entièrement nouvelle.

II. — A ses débuts elle prit les caractères d'une véritable et grave épidémie en présence de laquelle les contemporains, dans l'ignorance où ils étaient du mode de propagation, ne prirent que des mesures de coercition.

III. — Au début du XVI^e siècle l'épidémie s'atténua, en même temps qu'on découvrait la contamination d'origine génitale. Cette notion fit prendre des mesures contre la prostitution.

IV. — Cependant, bien des conflits se produisirent entre les différents organismes à qui incombait le soin de soigner les syphilitiques. : Hôtel-Dieu, Saint-Eustache, Grand Bureau des Pauvres.

V. — Ils ne furent cependant jamais totalement privés de soins, malgré les charges considérables qui en résultaient tant au début, pour la charité privée, que plus tard, pour la Ville et l'Etat.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERT PIGNOT. — L'Hôpital du Midi, Thèse Paris, 1885.
- ASTRUC. — Traité des Maladies Vénériennes (traduit par Louis).
- BERTY ET TISSERAND. — Topographie du Vieux Paris.
- BRIÈLE. — Documents pour servir à l'histoire des Hôpitaux de Paris, tome I, pages 48 et 157.
- BURET. — Le Gros Mal du Moyen-Age, page 147.
- CHARLES RENAULT. — La Syphilis au XVI^e siècle, page 134.
- DE LA MARE. — Traité de la Police, tome IV, titre VII, chapitre 2.
- DEVERGIE. — Clinique de la Maladie Syphilitique 1826.
- DON FÉLIBIEN. — tome IV, chapitre 613.
- DUPOUY. — Le Moyen-Age médical, page 119.
- EMILE RICHARD. — Histoire de l'Hôpital de Bicêtre, chapitre V.
- FÉLIX REGNAULT. — Evolution de la prostitution, page 71, chapitre III.
- FRACASTOR (traduit par Fournier). — La Syphilis 1530, page 93.
- HESNAUT. — Mal Français.
- JEANSELME. — Traité de la Syphilis, tome I.
- SABATIER. — Histoire de la législation sur les femmes publiques et les lieux de débauche, page 191.
- TOURAINÉ. — La Prostitution à Besançon aux XV^e et XVI^e siècles.
- WICKERSHEIMER. — La Médecine et les Médecins en France à l'époque de la Renaissance.

